

— Jo suppose que tu n'as pas été reçu...

— Mademoiselle de Terrys ne reçoit personne, et je me suis bien gardé d'insister pour qu'une exception soit faite en ma faveur...

— Jo t'approuve... Est-ce cette nuit que la catastrophe s'est produite ?...

— Ce matin, vers onze heures et demie, on a trouvé le comte mort dans son cabinet de travail...

— Sa fille n'était donc point à côté de lui quand il s'est éteint ?

— Je l'ignore, mais je ne le crois pas...

Pascal poussa un long soupir hypocrite.

— Éloignons ces tristes pensées... fit-il ensuite. En somme, il n'existe aucun lien du sang entre nous et les Terrys... Tu dînes avec moi ?

— Non, père...

— Qui t'en empêche ? Est-ce le travail ?

Paul rougit. Pascal surprit l'embarras de son fils, sourit et continua :

— Un rendez-vous alors ?...

L'étudiant secoua la tête.

— Quoi, ce n'est pas cela non plus... poursuivit l'entrepreneur, qu'est-ce donc ?

— Un devoir...

— Un devoir ! ! De quelle nature ?

— Je vous ai dit que j'avais donné mon cœur, vous en souvenez-vous ?

— Parfaitement...

— Vous m'avez promis d'aimer celle que je prendrai pour femme...

— Sans doute, car je te suppose incapable de faire un mauvais choix...

— Eh ! bien, mon père, depuis notre dernière entrevue, il s'est passé des événements sans nombre... tout un roman, ou plutôt tout un drame...

— Ah ! bah !...

— Oui père... Un moment j'ai cru celle que j'aime perdue pour moi, mais Dieu m'a permis de la retrouver... il m'a choisi pour la sauver d'un péril effroyable où elle allait laisser sa vie... Vous la verrez bientôt, celle qui est, avec vous, tout pour moi !... Vous la connaîtrez... vous la chérez et nous lui ferons oublier, à force de bonheur, ce qu'elle a souffert...

— Ce qu'elle a souffert... répéta machinalement Pascal qui, très absorbé par de terribles préoccupations, n'attachait qu'une médiocre importance aux amours de son fils.

— Oui, père... poursuivit le jeune homme avec animation, une machination infâme avait été préparée contre la pauvre enfant... Des misérables voulaient sa mort... Heureusement je l'ai sauvée... et je la vengerai...

L'entrepreneur n'écoutait plus. Il avait hâte d'éloigner son fils.

— Tu me quittes ? demanda-t-il.

— Père, il le faut, mais je vous reverrai bientôt, et je vous raconterai tout...

— Tu me feras plaisir... Te faut-il de l'argent ?...

— Nous touchons à la fin du mois et, s'il vous convient de m'en donner, je l'accepterai avec reconnaissance...

Pascal ouvrit le tiroir de son bureau et y prit un billet de banque qu'il tendit à Paul.

— Mais c'est mille francs... s'écria ce dernier.

— Oui, c'est mille francs... répondit l'entrepreneur avec un sourire contraint ; je double ta pension de ce mois-ci.. Tu es amoureux, et rien ne coûte plus cher que l'amour...

Paul embrassa son père et partit, le cœur plein d'espoir.

L'entrepreneur laissa s'écouler cinq minutes, puis il revêtit un gros paletot, s'entortilla le visage dans un ample cache-nez, prit un chapeau et sortit à son tour.

Il remonta la rue de Piopus jusqu'au passage Tocanier dans lequel il s'engagea, et qu'il suivit jusqu'à la porte du pavillon qu'occupait son cousin Léopold Lantier, l'évadé de la prison de Troyes, le pseudo Valta. Arrivé à cette porte il sonna. Ce fut l'ex-réclusionnaire qui vint lui ouvrir.

— Tu es seul ? demanda Pascal.

— Oui, entre... J'ai envoyé en course mon domestique, et son absence sera longue...

Pascal franchit le seuil et suivit son cousin dans la pièce où celui-ci se tenait d'habitude. Là ils s'enfermèrent.

— Quel motif t'amène ? fit Léopold ; je ne suppose pas qu'il s'agisse uniquement d'une visite de bon voisinage...

— L'entrepreneur alla droit au but.

— Le comte de Terrys est mort ce matin, répliqua-t-il...

— Très bien... dit-il. Convaincu que cet « incident » se produirait d'un moment à l'autre, j'ai réfléchi, combiné mon affaire, et je suis prêt à agir...

— A merveille ! Il est donc temps de m'apprendre ce que tu veux faire...

— Te défies-tu de moi, ou te proposes-tu de me donner quelque bon conseil ? s'écria l'évadé avec ironie.

— Ni l'un ni l'autre, mais tout bonnement pour savoir où nous allons et ce que j'aurai à faire,

— Tu n'auras qu'à attendre... un rôle facile comme tu vois... Je vais d'ailleurs t'expliquer mon plan.

— Parle...

— Il ne faut pas que mademoiselle de Terrys vienne te réclamer dans huit jours le million que tu devais à son père.

— Non, il ne le faut pas, interrompit Pascal, car il me serait impossible de le payer, et toutes nos espérances s'écraseraient.

— Donc il importe d'empêcher la jeune fille de formuler sa réclamation...

— Sans doute, mais le moyen ?...

— Je croyais te l'avoir indiqué clairement l'autre jour... Le comte est mort empoisonné par lui-même, n'est-ce pas ?

— Oui, mais le toxique mystérieux qu'il s'administrant soutenu long temps sa vie...

Il n'en avait pas moins le corps saturé de poison, et tu lui as fait sottement observer que des soupçons naîtraient peut-être après lui, et qu'on pourrait accuser quelqu'un d'un crime imaginaire qui semblerait réel...

— Mon observation était maladroite, j'en conviens...

— Si maladroite que le comte, d'après tes conseils, a inséré dans ses Mémoires une note justificative...

— Hélas ! oui...

— Eh bien, il faut que cette note disparaisse, et le diable m'emporte s'il reste à l'héritière un moyen de prouver son innocence...

Pascal frissonna malgré lui.

— Tu veux qu'on accuse mademoiselle de Terrys ? balbutia-t-il.

— Parbleu ! Ça l'empêchera de te réclamer le million pa.